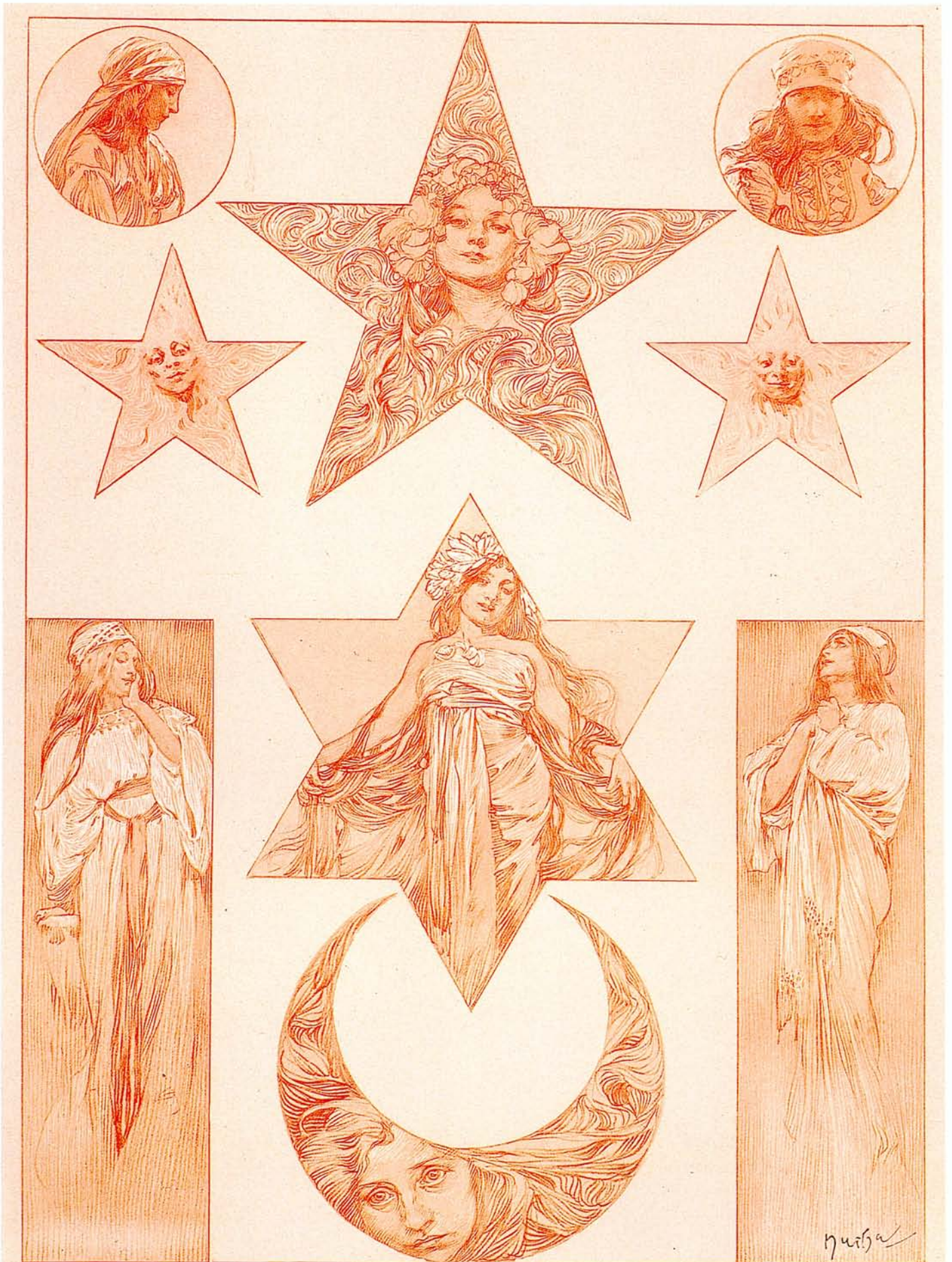


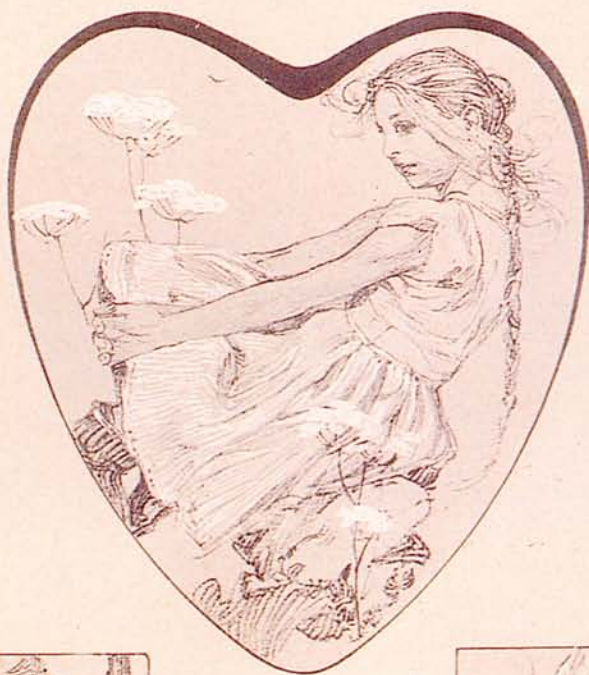
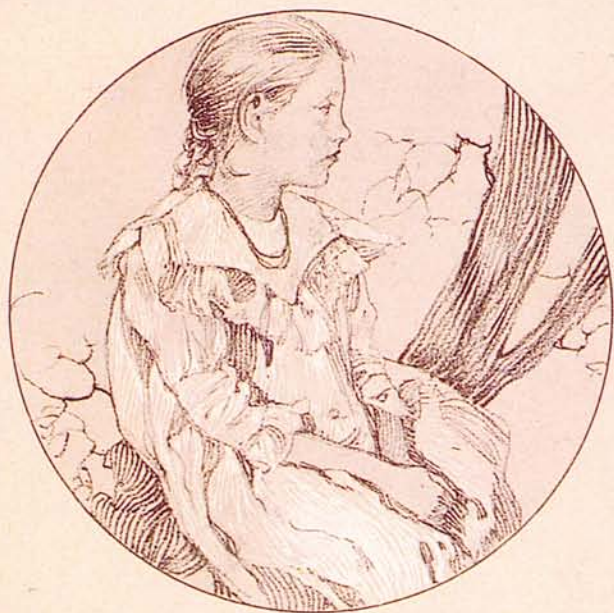




FIGURES
DECORATIVES — par A.M. MUCHA



Mucha





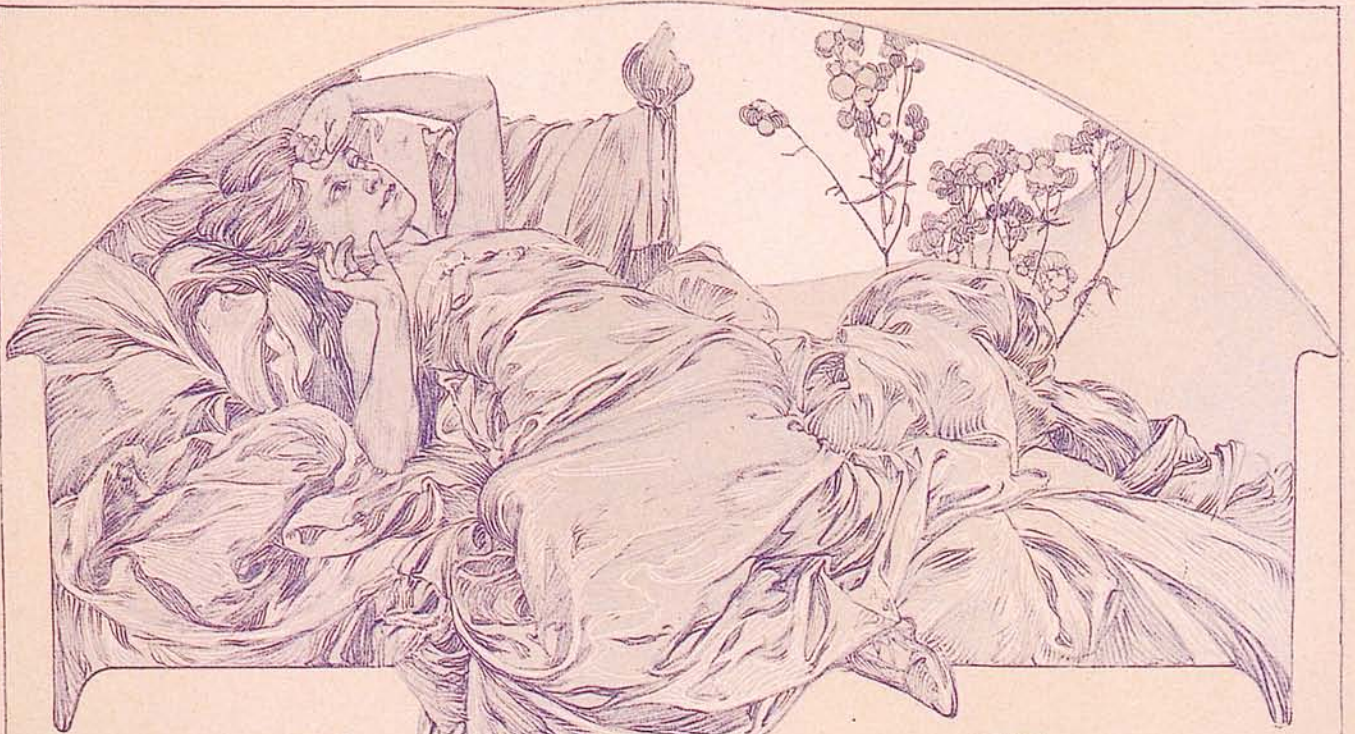


Mucha











FIGURES
DECORATIVES — par A. M. MUCHA

40

Lithographie Centrale des Beaux-Arts — Paris

DOCUMENTS DÉCORATIFS

PAR

A. M. MUCHA

PANNEAUX DÉCORATIFS.
ÉTUDES DES APPLICATIONS DE FLEURS. — PAPIERS PEINTS.
FRISES. — VITRAUX. — ORFÈVREURIE, etc., etc.

72 PLANCHES

Préface de GABRIEL MOUREY



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS

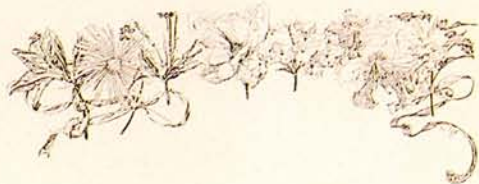
Émile LÉVY, Éditeur

13, RUE LAFAYETTE, 13.

DOCUMENTS
DÉCORATIFS

par

A. M. MUCHA



PRÉFACE



si de charme et de grâce, de délicatesse et d'amour... l'art de M. Mucha a la séduction de ces mélodies asiatiques dont le rythme, très simple et très complexe à la fois, creuse, entretient, cela est ardent, cela est coloré, cela est subtil et fidèle et l'on souhaiterait mourir sous l'étreinte de ces harmonies.

Les instruments et les voix apaisés, leur obsession persiste, la mémoire s'épure à reconstruire les fils rompus de la broderie mélodique; la merveilleuse écharpe, tissée de rayons de lune et de pétales, s'effleure au vent de la réalité et des troubles délicats de l'angoisse ineffable, des fantasmes rêvés où cette musique vous transporte, il ne demeure plus qu'un " odorant souvenir ".

L'analogie de l'art de M. Mucha avec cet art est plus réelle encore et plus profonde; le poète-musicien et le dessinateur s'abreuvent aux mêmes sources d'inspiration et le secret de leur charme est le même. Les fleurs, les femmes, les astres, voilà leurs motifs de prédilection; leur univers est un jardin peuplé de beautés aux grâces languissantes, aux regards inouïs, où les buissons étincellent d'étoiles et de fleurs, où ruissellent des cascades de pierres précieuses, où des nuages de parfums artificiels créent une atmosphère délicieusement anéantissante; et d'étranges palais de fée surgissent soudain dont le miroir des lacs double la splendeur; c'est le Paradis terrestre... ou celui de Mahomet, c'est le Venusberg ou le Walhall? Qu'importe, après tout; ouvrons larges nos portes à quiconque possède le don de nous émerveiller et de nous séduire et que celui-ci soit toujours le bienvenu qui, sur les tristesses et les plaines de notre vie, sait faire flotter le mirage d'un beau songe.

Le succès de Mucha, s'il n'était justifié par son talent, s'il ne s'appuyait sur une œuvre de sûre valeur, il ne faut pas oublier qu'il fit un des meilleurs élèves de

Jean-Paul Laurens s'expliquerait ainsi par la puissance de séduction et la saveur d'exotisme qui lui appartient en propre. Toute question d'art mise de côté, on comprend l'enthousiasme qui l'accueillit. N'apportait pas une vision imprévue des choses, la sienne, fraîche, toute vibrante de soleil, passionnée et en même temps un peu naïve. Fleurie, astrale, somptueuse et barbare aussi, avec des ressouvenirs des fastes orientaux, avec des échos des splendeurs byzantines, et de l'hérétisme combiné avec de la mièvrerie parisienne, d'un parisianisme d'étranger très venu de sa lointaine terre natale, et une espèce de mysticisme amoureux, un culte spécial de la Beauté féminine, tout cela condensé, amalgamé de personnelle manière, avec une habileté point trop habile et une précision dans la fantaisie qui, tout en fixant scrupuleusement tout détail, ne laissait pas de parer l'ensemble de l'indécis d'une apparition. On comprend la séduction exercée par cet art composé sur une artiste comme Mme Sarah Bernhardt pour qui Mucha devait plus tard composer des maquettes de décor et l'on comprend aussi son influence. Le triomphe fut immédiat. Le même jour que fut placardée aux murs de Paris l'affiche pour « Gismonda », Mucha était célèbre; le succès que tant d'autres attendent longtemps lui vint d'un coup et lui resta fidèle, comme à tous ceux qui possèdent une vraie originalité. Il est des originalités qui demeurent mystérieuses ou ne se révèlent, quand elles se révèlent, que lentement et aux seuls regards des initiés; ce sont les plus fortes et les plus profondes et celles aussi qui peuvent le plus victorieusement braver l'avenir; d'autres sont aisément pénétrables et se manifestent aussitôt et avec d'autant plus d'éclat qu'elles correspondent davantage à certains courants de tendances, à certains besoins, à certains appétits du goût public. Mucha bénéficia, sans doute, du renouveau d'idéalisme qui devait faire le triomphe des pièces en vers de M. Edmond Rostand; il vint à son heure; cinq ou dix ans plus tôt, il eût peut-être été accueilli très différemment, malgré ses rares dons et la sûreté de son talent. On était las, alors, tant dans le roman qu'au théâtre et dans l'art, des violences où se laissaient emporter quelques-uns en peignant la réalité; la tranche de vie, comme on disait en cette époque déjà lointaine, tant en peinture que sur la scène, avait cessé de plaire; une réaction s'imposait. Au pessimisme d'autant succéda le gracieux optimisme, l'indulgente philosophie du sourire aux lèvres se substitua aux rosseries du précédent bateau. Les faiseurs de contes pour les grandes personnes, sentant bien qu'il leur serait tout de même impossible de parer d'assez de grâces les spectacles du temps actuel, se réfugièrent dans l'autrefois, et de la Grèce ou de Byzance, de la Chine ou de l'Italie, du Moyen-Âge et de la Renaissance, revinrent peints leurs cartons de belles histoires amoureuses ou héroïques.

Les précieuses qualités du talent de M. Mucha étaient faites pour s'appareiller à l'esprit d'un tel mouvement et ses œuvres s'enrichissent, ainsi rapprochées d'efforts analogues, d'une plus ample signification. Elles apparaissent expressives des préoccupations, d'un mode de sentir, d'une manière du goût que ceux qui savent à écrire l'histoire du goût public à la fin du xix^e siècle ne pourront point négliger. Des esprits chagrins ou malveillants s'irritent de la vogue qui le favorisa; ce fut méconnaître ses mérites et ne pas savoir le rattacher au mouvement dont il fut partie. Que la faveur des masses ait spontanément applaudi à sa vision et l'ait faite sienne prouve, outre un progrès réel dans la compréhension artistique, l'excellence de son jugement. Des affiches comme

— 2 —

celles de « Gismonda », « d'Amants », de la « Revue pour les Jeunes Filles », de la « Dame aux Camélias », de « Lorenzaccio », du « Papier Job », des « Discours Champagne », pour ne citer que les principales, sont des exemples accomplis des recherches qui sollicitèrent M. Mucha et dans lesquelles il atteignit à une incontestable maîtrise. De ce genre composé, quelque peu byzantin, et où s'allie, à des souvenirs de classicisme, quelque morbidesse toute contemporaine, il restera l'imitateur, et c'est une justice à lui rendre qu'il s'y montra toujours sincère et primesautier, jusque dans ses complications, jusque dans ses subtilités les plus audacieuses.

Au surplus, le succès même dont furent accueillies ses premières œuvres, lui valut de pouvoir bientôt faire la preuve de ses capacités en d'autres branches de l'art que celles où le hasard le conduisit d'abord. N'avait-il pas réellement débüté comme illustrateur? N'était-il pas, en somme, demeuré dans ses affiches un pur illustrateur? Sans lui en faire un reproche, ses affiches réduites n'ont-elles pas l'air d'illustrations? Ne s'inscrivent-elles pas à merveille dans un cadre de texte typographique; les lignes plus que les masses de couleur — à l'inverse du procédé de Chéret — en sont le principal agrément. Puis, ne le voit-on pas toujours plus préoccupé de la composition linéaire que de la composition colorée, et les meilleures pages signées de son nom ne sont-elles pas celles où la couleur ne joue qu'un rôle secondaire, n'intervient qu'en rehauts ou en légers aplats? La série des illustrations du livre de Robert de Flers, « Hèle, princesse de Tripoli », par exemple. Là, plus qu'ailleurs, il est lui-même, maître de son talent, censurant les élans de son imagination selon le rythme d'une fable; la faculté de suggestivité qui lui est propre se déploie en images de la plus prenante séduction; et quelle grâce charmante dans ces encadrements de texte, où la fleur est traitée si personnellement, si délicatement, avec tant d'amour et de poésie!

Toute différente, et de caractère inventif et de technique, les quinze compositions exécutées par Mucha pour les « Scènes et Episodes de l'histoire d'Allemagne », le décorateur ici s'efface et le dramaturge paraît, puissant, certes, mais, à nos yeux, d'une puissance apprise et où la traculence d'un geste, l'ardeur de l'héroïsme, la volonté d'exaltation indispensables semblent ne convenir qu'imparfaitement au tempérament de l'artiste. Puis, cela sent l'école, cela rappelle les grands tableaux d'histoire brossés annuellement par les peintres officiels de tous les pays qui ont une histoire et des peintres officiels. La personnalité de l'artiste, tendue dans une besogne pour laquelle ses dispositions naturelles ne le désignent point, n'est presque plus visible, et la signature au bas de ces pages pourrait être autre que l'on n'en serait plus médiocrement surpris. Les qualités et les défauts de Mucha sont absents; il y a les qualités et les défauts d'un qui lui est étranger.

C'est qu'en vérité, Mucha est avant tout décorateur. De la vérité observée il sait dégager les traits essentiels et en former une synthèse neuve, personnelle, appropriée à la destination spéciale qu'elle comporte, de la nature patiemment et méthodiquement étudiée, il sait extraire les éléments de beauté et d'harmonie dont il se servira pour agrémenteur, enrichir, éclaircir, parfaire son rêve du décor. Il connaît les lois qui président à la formation des choses et c'est de ces lois immuables qu'il a cherché à déduire les préceptes d'harmonie, d'équilibre, de logique, d'après lesquels il travaille. Aussi, même dans ses compositions les plus complexes, les plus enchevêtrées, reste-t-il toujours clair et

— 3 —

précis, mettant en lumière, avec une perspicacité et un tact surprenants, le détail important, donnant à chaque chose la vraie place, la seule, qu'elle doit occuper dans l'ensemble. Étudiez minutieusement ses couvertures de livres ou de revues, ses décorations de pages, ses affiches, et vous serez surpris, en examinant les rapports des divers éléments ornementaux ou floraux qui en font la trame. de voir quelle logique, quel sens de l'équilibre a présidé à leur ordonnance. Pas une ligne, pas un volume qui ne soit compensé par une ligne, par un volume de force proportionnelle : tout cela se combine, se balance, se soutient, se justifie et l'on demeure émerveillé, après une analyse telle, de la spontanéité d'invention, de l'énergie primesautière qui a présidé avec tant de précision et de science, comme inconsciemment, à l'élaboration des parties et du tout ; car au charme de cela, à cette séduction irrésistible dont je parlais tout à l'heure, ce n'est point la sèche connaissance d'un métier qui suppléerait jamais ; par l'étude consciencieuse, par l'observation patiente, l'œil de l'artiste est parvenu à enregistrer les proportions et les harmonies éternelles de la nature et sa main, par une sorte d'instinct acquis, si l'on peut dire, s'est accoutumée à les reproduire : elles se retrouvent tout naturellement au bout de son crayon ou de son pinceau qui n'a plus qu'à les transcrire avec docilité.

Décorateur, Mucha le serait malgré lui, s'il lui plaisait un jour de vouloir résister à lui-même. Vous rappelez-vous les bijoux qu'il exposait à l'Exposition Universelle ? Parures de corsage et diadèmes, gorgerins et pendants d'une splendeur toute orientale, comme destinés au triomphe d'une Sheherazade ou d'une Théodora, bijoux étranges et somptueux dans la composition desquels la fantaisie du dessinateur s'était donné libre carrière et qui restèrent, je le crois bien, comme celles de ses œuvres où il s'est exprimé le plus complètement, dans le libre exercice de ses facultés imaginatives.

Et le voici enfin faisant œuvre didactique de décorateur, s'avisant de créer des motifs particuliers de décor, exposant, par des exemples tirés de son propre fonds, ses idées personnelles, son idéal. Nul doute que l'on prenne plaisir à étudier comme il mérite de l'être, ce recueil de " Documents Décoratifs " inédits et que cette étude soit pratiquement profitable à ceux à qui il est destiné. Si les leçons qu'il contient restent un peu spéciales, elles n'en constituent pas moins un utile enseignement. Elles sont d'abord un exemple qui, dans son point de départ, mérite d'être strictement suivi : je veux parler de l'observation consciencieuse, respectueuse, humble, agenouillée, de la Nature, qui est partout visible, non seulement dans les pages d'étude pure, mais aussi dans les combinaisons décoratives qui en sont le résultat. Telles de ces planches m'apparaissent donc particulièrement précieuses ; ce sont celles qui rapprochent le plus étroitement le document vrai, sans sur-nature, de l'interprétation, de l'imitation que s'impose d'en tirer le décorateur. Un tel ouvrage me semble appelé à rendre à cet égard de grands services, car les modèles qu'il contient offrent tous un souci d'équilibre et d'harmonie. D'autant que si l'on y peut trouver des spécimens de décoration de surfaces planes, on y rencontre également, en quantité, des exemples de décoration de volumes et des études de formes dignes du plus haut intérêt.

Voici, par exemple (pl. 58, 59, 61, 62, 65), des pièces d'argenterie dont quelques-unes, si modernes soient-elles, sembleront excellentes à tous les gens de goût ; voici (pl. 63, 68) de curieux objets de métal ouvré, ici des chenets, pelles, pincettes, là un

— 4 —

projet de lustre, de lampe électrique et de lampe à pétrole ; (pl. 49, 50, 51) des croquis de bijoux ; (pl. 64) un meuble dont certains détails sont tout à fait intéressants ; voici, dans un tout autre ordre de choses (pl. 52, 53) d'exquis motifs de dentelles et de mousselines brodées et appliquées, sans parler de ces amusantes frises aux poissons (pl. 60) ou aux écureuils, aux perroquets, aux pigeons (pl. 35), de ce frais décor aux fuchsias (pl. 40) et de ce pur panneau aux lis (pl. 33), sans parler de cette série de figures décoratives d'un charme si personnel, genre ou chacun sait que l'artiste excelle. Ici et là, les mêmes qualités se font jour, dont je parlais au début de ces notes : richesse de vision, fantaisie d'interprétation, parfum d'exotisme, charme tout féminin, subtilité et délicatesse de stylisation. Mucha jamais ne torture la fleur en la stylisant ; il l'aime trop pour lui faire du mal ; il a pour elle une trop passionnée tendresse pour lui infliger la moindre souffrance. Et, plus qu'ailleurs peut-être, on sentira ici la vitalité des principes sur lesquels s'appuie, dans son développement, la personnalité de ce brillant artiste.

L'art décoratif, en effet, consisterait tout entier pour lui à rehausser la signification de la ligne, de la forme, de la matière, l'ornementation ayant pour but principal de donner la vie à la matière, de la spiritualiser. A toute époque, l'art décoratif a reposé sur l'étude de la nature, et si nous avons vu récemment se produire certaines excentricités qui ne se sont produites en aucun temps, c'est que l'étude des formes naturelles n'est actuellement pas assez répandue, car tout est équilibre, tout est harmonie dans la nature et tous les rapports des choses entre elles sont logiques. A l'heure où nous sommes, étant donné le merveilleux, l'insépensible héritage du passé, étant donné que toutes les formes possibles ont été trouvées et utilisées, une seule chose nous reste : notre vision moderne de la nature, infiniment plus clairvoyante, plus intelligente, plus raffinée, plus subtile qu'autrefois, en tous cas, nôtre, celle d'hommes du vingtième siècle, et le seul rôle qu'ait à jouer le décorateur d'aujourd'hui c'est de modifier, spiritualiser, styliser les formes existantes selon notre sentiment personnel de la nature.

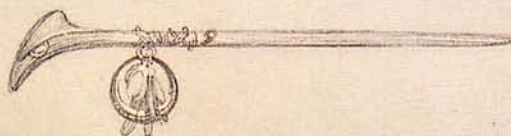
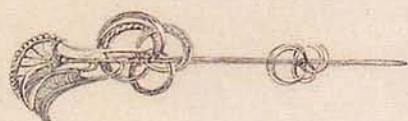
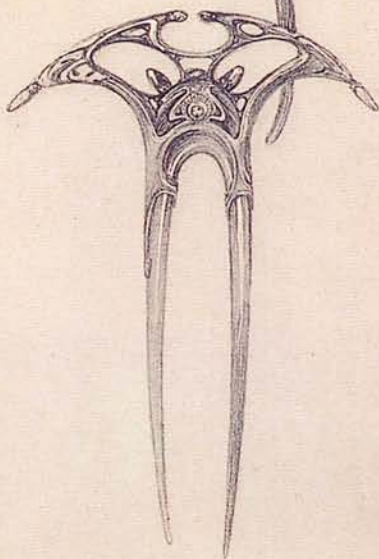
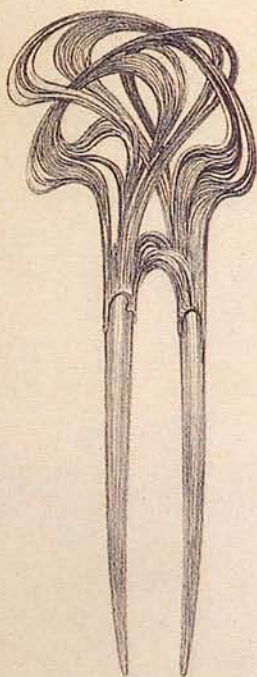
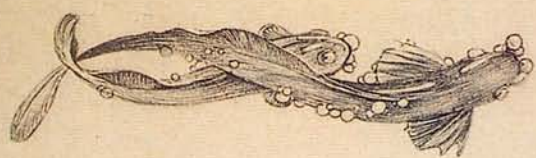
Selon M. Mucha encore, il existe des lois traditionnelles du sens de la ligne, particulières à chaque grand groupement humain, à chaque race, et l'histoire démontre que chaque fois que, pour une raison ou une autre, on s'est laissé aller à enfreindre ces lois, il ne s'en est suivi que du désordre, de la folie, de l'erreur. La ligne est pareille à l'écriture qui traduit le degré de l'évolution individuelle ; il en est de même du sens de la ligne pour les nations. Les races germaniques héritent les lignes aigues, brisées ; la ligne courbe appartient en propre aux Byzantins, aux Latins ; tout art reposant sur des combinaisons de lignes contraires à ces lois ne peut être que factice ; il ne peut s'imposer ni durer, car il est en opposition directe et entière avec le génie même de la race. Nous ne consentirons jamais en France, quoi que l'on fasse, à nous satisfaire de jeux de lignes aigues ; notre organe visuel en est blessé. En revanche, tout ce qui a pour base la ligne courbe nous satisfait. Il en va pareillement pour la race slave ; d'où les affinités qui existent et existeront toujours entre cette race et la nôtre : nous avons l'amour des mêmes lignes.

Que M. Mucha ait raison ou tort, et que les faits justifient ou non ses théories, ce n'est point le lieu d'en discuter. Je n'ai mentionné ces propos que ici pour familiers et

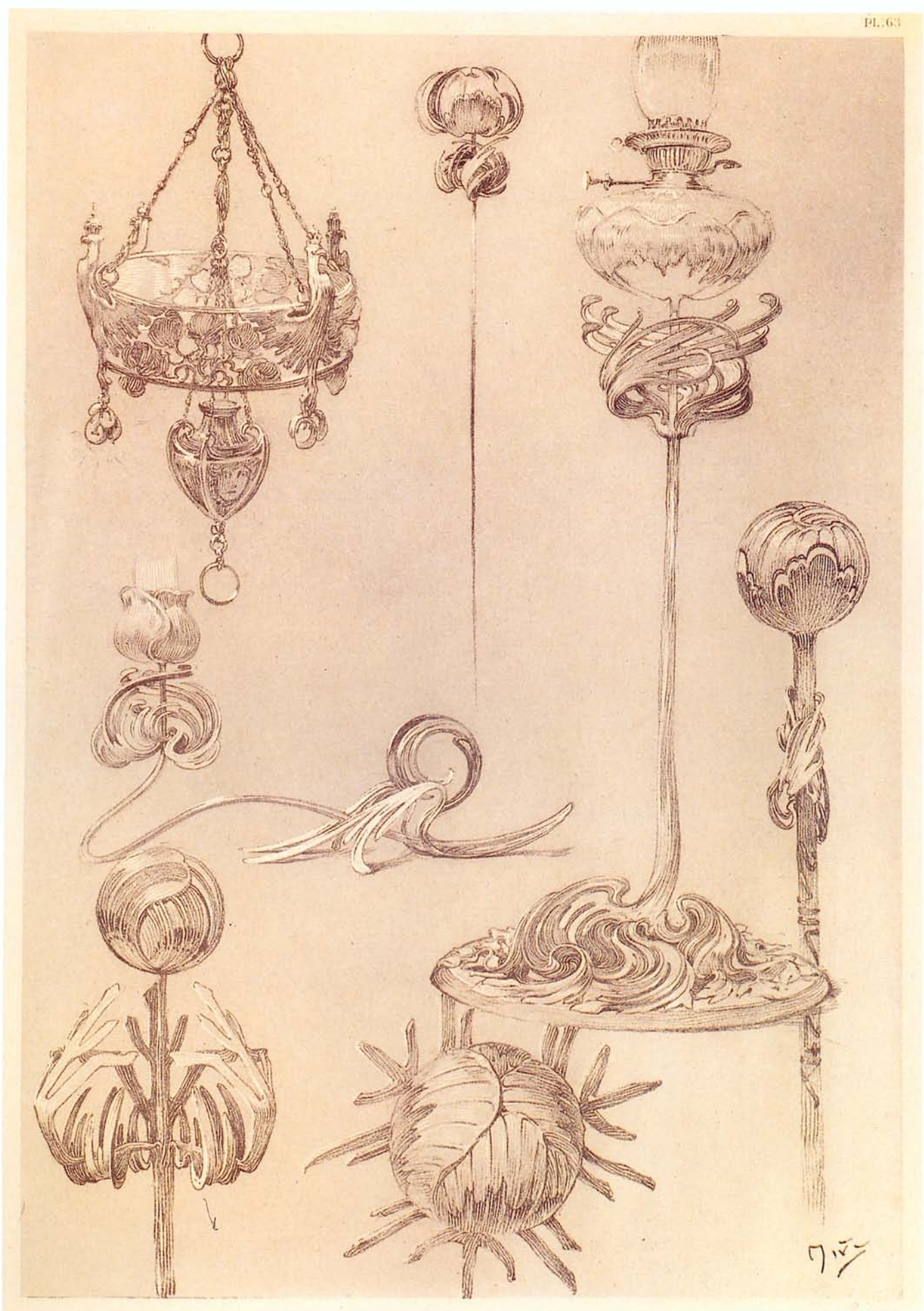
— 5 —



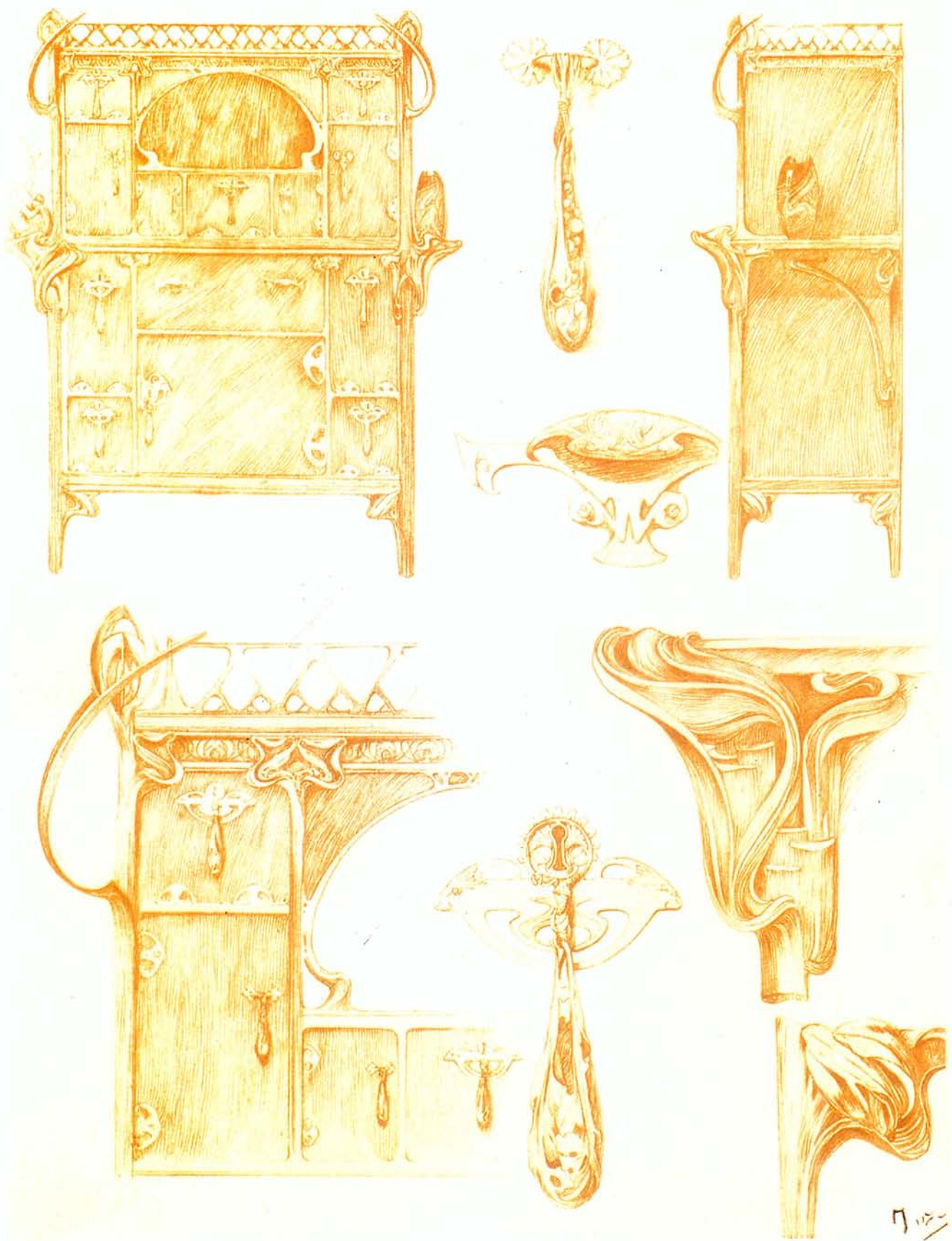
712

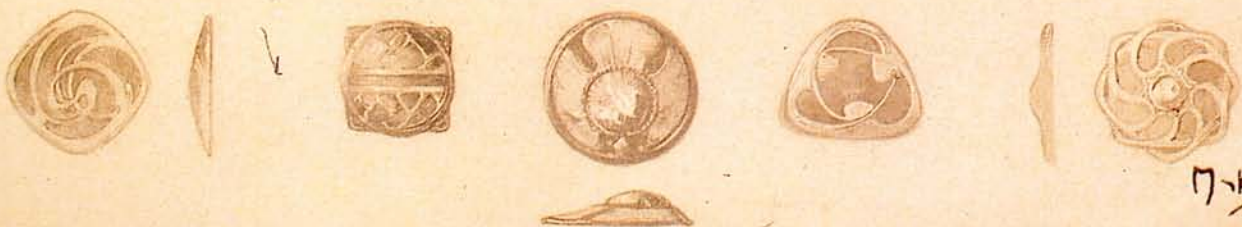
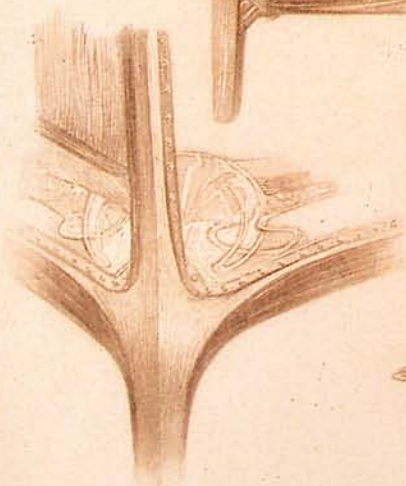
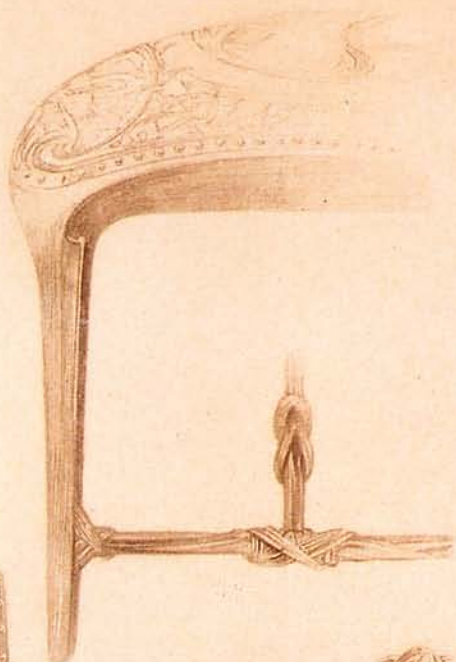


M. 100



717





7-5

